La connotation dans *La Petite Fille du réverbère* de Calixthe Beyala

Pauline Lydienne King Ebehedi
Université de Maroua

Résumé : La mise en discours répond à des circonstances communicationnelles propres à chaque locuteur. En effet, la transformation des idées en texte nécessite qu'on opère un choix du matériau langagier qui favorise la compréhension du message à transmettre. Ce matériau est parfois fortement marqué par des valeurs supplémentaires qui se greffent au sens dénoté. Ces valeurs relèvent des faits de langage appelés connotation. La connotation amène à comprendre que le signe linguistique porteur du fait de connotation ne se limite pas au contenu sémantique premier de son expression, mais qu'il suggère des valeurs extra-contextuelles qui servent l'idée du locuteur. Ce travail se donne de voir comment la connotation singularise le style d'écriture de Calixthe Beyala. Le texte d'appui est *La Petite Fille du réverbère*.

Mots-clés : connotation, style d'écriture, langage, fait de connotation, forme de l'expression.

Introduction générale

De manière générale, le langage est défini comme une aptitude à communiquer au moyen des signes. Cela laisse sous-entendre une relation personnelle établie entre le locuteur et le matériau linguistique, relation qui lui donne de manipuler ce matériau de manière à créer une adéquation entre l'idée à exprimer et l'énoncé produit. L'énoncé peut ainsi être fait avec neutralité, lorsque le locuteur veut traduire une certaine objectivité dans ses propos ; il peut révéler des subjectivités lorsque le locuteur le locuteur insère des mots qui sont soit porteurs d'un jugement de valeur axiologique soit d'une affectivité particulière portée sur l'objet du discours ou encore sur une allusion quelconque, pouvant être idéologique, culturelle, politique ou autres. D'autres relèvent des emprunts : ils arrivent dans la trame verbale avec tout leur sémantisme de base et injectent au texte leur atmosphère sémantique d'origine. Cette subjectivité langagière, qui relève de la connotation, permet de doter le langage de subtilités suggestives. En effet, avec la connotation, la forme expressive suggère plus qu'elle ne dénote. Il faut aller au-delà du sens dénoté, prendre en compte le contexte pour comprendre la valeur connotative portée par le signe linguistique générateur du

fait de connotation. La connotation serait donc l'introduction d'un élément langagier porteur d'une valeur subjective particulière qu'il irradie dans la trame narrative. Les connotateurs présentent deux niveaux de compréhension : un premier qui renvoie au sens de base mais qui ne satisfait pas la compréhension de l'expression connotée ; et un second qui prend en compte tous les éléments contextuels et cotextuels permettant de mieux comprendre l'expression connotée. La connotation peut relever d'une valeur particularisante sur des mots et expressions du texte. Mais au-delà de ces valeurs ajoutées par la subjectivité, les connotations participent à la construction du sens d'un texte. Nous nous sommes intéressée à l'étude de la connotation dans *La Petite Fille du réverbère* de Calixthe Beyala, pour voir comment cette auteure connote son texte pour traduire ses idées et véhiculer ses messages. Signalons au passage que l'intérêt porté à cette œuvre est aussi fondé sur l'appropriation hors du commun que Calixthe Beyala fait de la langue française dans son texte.

1 Aspects théoriques de la connotation

La notion de connotation a fait l'objet de définitions diverses depuis ses acceptions en logique jusqu'à celles que proposent la linguistique, la stylistique et la critique littéraire de nos jours. Après avoir passé en revue quelques aspects définitionnels et classificatoires, nous verrons comment elle impacte sur la forme langagière de Calixthe Beyala.

1.1 Aspects définitionnels de la connotation

On ne peut parler de connotation sans penser d'abord à la dénotation, puisque c'est cette dernière qui sert de repère sémantique d'un mot ou d'une expression. Dans un cas comme dans l'autre, on a affaire à un problème de sens et de compréhension de la forme du contenu d'un énoncé. La dénotation donne de comprendre un énoncé explicitement, au degré zéro de son expressivité. La connotation, quant à elle, parce qu'elle suggère plus qu'elle ne dit, exige de prendre en compte d'autres paramètres parfois extratextuels pour comprendre l'énoncé. Elle relève de l'implicite.

De toutes les définitions données à la notion de connotation, la linguistique offre l'usage qu'on en retient de nos jours. L'opposant à la dénotation, elle la définit comme « l'ensemble des valeurs affectives d'un signe, de l'effet non dénotatif qu'il produit sur l'interlocuteur ou le lecteur, de « tout ce qu'un terme peut évoquer, exciter, suggérer, impliquer de façon nette ou vague » (Georges Mounin, 1974 : 79). Cette définition que propose Georges Mounin dans son *Dictionnaire de linguistique* donne une vision étendue du contenu de cette notion. Catherine Kerbrat-Orecchioni, quant à elle, dit dans son livre *La Connotation* (1977 : 18) :

> *On parle de connotation lorsqu'on constate l'apparition des valeurs sémantiques ayant un statut spécial :*
>
> - *parce que leur nature même est spécifique : les informations qu'elles fournissent portent sur autre chose que le référent du discours ;*
> - *parce que leur modalité d'affirmation est spécifique : véhiculées par un matériel signifiant beaucoup plus diversifié que celui dont relève la dé-*

> *notation, ces valeurs sont suggérées plutôt que véritablement assertées et secondaires par rapport aux connotants dénotatifs auxquels elles sont subordonnées.*

Cette acception de Kerbrat-Orecchionni laisse sous-entendre que les connotations imprègnent aux textes des valeurs différentes du contexte naturel d'énonciation. Ces valeurs sont portées par des signes linguistiques qui suggèrent un sens autre que le sens objectif attendu.

Toutes ces définitions convergent vers l'idée selon laquelle la connotation est un fait de style volontaire qui ne se manifeste qu'en contexte. Elle est un fait langagier par lequel un locuteur marque subjectivement son énoncé pour servir une intention quelconque, intention portée par les différentes valeurs que suggèrent les signifiants de connotation : valeur affective, axiologique, culturelle, stylistique, idéologique, etc.

1.2 Les conditionnalités de connotation dans un texte

Les connotations ont un fonctionnement spécifique dans le langage. Chargées de traduire une certaine atmosphère du texte, elles se déploient de façon subtile dans la trame langagière du locuteur. D'après Catherine Kerbrat-Orecchioni (1977), pour déceler la connotation dans un texte, il faut non seulement que se superposent deux niveaux sémantiques, mais aussi que ces deux niveaux n'aient pas un même statut : l'un doit relever de la littérarité du texte tandis que l'autre, de la suggestion, de l'implicite.

Il est donc impératif que le récepteur détecte ces deux niveaux sémantiques dans un énoncé afin de découvrir les valeurs véhiculées. Cela convoque, bien entendu, sa culture encyclopédique, car la compréhension de certaines valeurs connotatives requiert que le locuteur et le récepteur partagent un même horizon culturel. Jean Mazaleyrat et Georges Molinié dans leur *Vocabulaire de la stylistique* explicitent ces valeurs connotatives. Ils disent en substance :

> *Les valeurs connotatives dépendent essentiellement de tout le système contextuel, y compris des manipulations d'énonciation et des aléas de réception. [. . .] ces valeurs pourront véhiculer non seulement des appréciations axiologiques différentes, voire opposées, mais même marquer des registres de signification entièrement hétérogènes, assortis de leur propre tissu associatif.* [1976 : 76.]

Leur apport renchérit le lieu où se manifestent le fait de connotation générateur de valeur (le matériau langagier), et l'effet de la mise en discours sur le récepteur. C'est cette valeur qui donne le sens profond du texte ou de l'expression sur laquelle porte la connotation. Son déploiement est fonction de ce que l'écrivain ou le locuteur veut faire comprendre dans la manipulation qu'il fait du signifiant de connotation.

2 Les signifiants de connotation dans *La Petite Fille du réverbère*

Les signifiants de connotation sont des signes linguistiques porteurs de fait de connotation. Encore appelés supports connotatifs ou connotateurs, ils sont les lieux où se localise la connotation dans un texte. Ils ne sont que les véhicules des faits connotatifs. Ils perturbent la quiétude linéaire de la trame narrative par les valeurs sémantiques qu'ils suggèrent.

Les signifiants de connotation peuvent se déployer à plusieurs niveaux dans un discours : sur le lexique, sur les structures syntaxiques ou sur des expressions entières.

2.1 Les signifiants portant sur le lexique

Le lexique est un marqueur de connotation. Il donne une empreinte sémantique sur la désignation du référent et permet de connaître l'angle de vue de l'auteur sur ce dont il parle. Il peut porter un jugement axiologique : « Taisez-vous, bande de Nègres. » (p. 169.)

Pour bien comprendre cet énoncé, il faut comprendre l'orientation sémantique accordée au mot « Nègre ». Nègre, c'est d'abord l'appellation des Noirs africains ; mais ce mot à lui seul rappelle toute une histoire : celle de l'esclavage où les Africains, chosifiés, étaient vendus et déportés en esclavage dans des plantations aux Amériques ; mais connotativement, ce sème a une valeur axiologique péjorative et renvoie à un être inférieur, un sous-homme avec une teinte d'ironie dans la description du référent. Ce mot connote donc historiquement et axiologiquement l'énoncé qui le porte.

Le lexique peut simplement connoter une culture ou un environnement précis par les stylèmes qu'il présente. On note chez Calixthe Beyala un lexique très marqué qui renvoie à l'univers culinaire camerounais avec des connotants parsemés dans le texte et qui y arrivent avec leur sémantisme de base, tels que « **makandjos** à la sauce rouge » (p. 29), du « **sanga** de maïs et à l'huile de palme » (p. 29), « **gondo** aux pistaches et aux poissons fumés », « morue salée au **ndolè** », « **asticots palmistes** », du « **macabo rapé** à l'huile rouge » (p. 70), vin de palme (p. 197), etc., des plats que l'on retrouve dans les régions du Centre, de l'Est, du Sud, et du Littoral camerounais qui connotent culturellement le texte. Ces mots n'ont pas besoin d'être traduits en langue française : ils n'ont pas d'équivalence sémantique, à moins d'être paraphrasés afin d'être mieux explicités. Ils portent avec eux tout le poids et le contenu sémantiques de la langue ou de la culture d'où ils émanent.

Le lexique peut aussi traduire des expressions du milieu social. C'est le cas, dans *La Petite Fille du réverbère*, où Calixthe Beyala fait un clin d'œil au parler populaire camerounais :

> « Ils parlaient beaucoup, se reconnaissaient, s'accoladaient : "ça boume ?" ou : "ça gaze ?" » (p. 190.)

> « Ça veut dire quoi, beau ? Ça se mange avec quelle sauce, la beauté ? » (p. 23.)

Ou encore :

> « Toi et moi on meurt aujourd'hui, si tu ne me rembourses pas mon argent ! » (p. 63.)

Il s'agit là des expressions couramment utilisées dans les milieux populaires camerounais, transposées telles quelles dans le texte et qui se comprennent aisément par les locuteurs appartenant à cette communauté linguistique.

2.2 Les signifiants portant sur la syntaxe grammaticale

Un texte peut être connoté par le choix des structures phrastiques. En effet, la langue d'usage d'un texte littéraire doit s'arrimer aux normes grammaticales usuelles de la dite langue et avoir des phrases grammaticales. Une phrase grammaticale est une phrase qui obéit à des règles de grammaire régies par une langue. Elle est encore appelée « phrase bien formée ». La compétence du locuteur est donc requise pour la reconnaître comme telle. Et tout écart à ses normes est appelé agrammaticalité. L'agrammaticalité n'est pas une faute grammaticale, mais une structure langagière d'un code linguistique insérée dans un autre code et créant une sorte de déphasage avec le code de la langue de base. Elle peut porter sur les niveaux de langue ou sur les structures syntaxiques. Une phrase sera donc dite agrammaticale lorsqu'elle présente des incompatibilités avec les schèmes qui réglementent la structure et le fonctionnement de la langue où elle est émise.

Par ailleurs, les phrases agrammaticales peuvent être des indices d'un niveau social et devenir des connotateurs dans un texte.

Les agrammaticalités sont de plus en plus nombreuses dans les textes littéraires francophones contemporains dans lesquels l'écriture moderne [1] domine. En effet, la confrontation de la langue française, puisque c'est la langue de base des écrivains francophones, avec les langues locales crée des porosités lexicales voire syntaxiques dans les parlers des communautés francophones, au point où certaines expressions jugées agrammaticales dans la langue française sont dites acceptables parce que compréhensibles dans leur contexte d'énonciation.

Le texte de Beyala qui fait l'objet de notre analyse n'y échappe pas. En effet, la syntaxe de certaines phrases de *La Petite Fille du réverbère* est parfois entachée d'agrammaticalités. Nous en avons une illustration à la page 59 : « Bon pied la route, lui souhaita grand-mère… », dans laquelle l'expression « bon pied la route » crée une entorse volontaire à la grammaire du texte. Cette agrammaticalité ne dénote pas d'une insuffisance de la compétence linguistique de l'auteur, mais d'un désir de coloration sociale quelconque, et toujours avec une intention précise à atteindre. « Bon pied la route » est donc une transposition littérale d'une expression en langue locale qui voudrait simplement souhaiter « bonne route » à un voyageur. Cette structure syntaxique reflète une transposition littérale d'une expression locale dans la langue française.

1. Nous opposons l'écriture moderne, qui est relâchée et qui admet des intrusions lexicales diverses, à l'écriture classique, plus rigoureuse, qui prône le respect strict de la norme grammaticale et l'usage de la préciosité dans le vocabulaire.

Il est d'autres formes d'agrammaticalités où les *nexus* ne sont pas respectés dans les phrases : « Ça se mange avec quelle sauce, la beauté ? » (p. 23.)

Cette phrase présente une structure syntaxique correcte ; elle peut donc être acceptée comme telle. Cependant l'agrammaticalité s'y révèle par le fait que la compétence linguistique voudrait que le verbe *manger* s'utilisât avec un substantif du champ lexical de la nourriture et non avec le substantif « beauté » qui relève d'un champ lexical cosmétique. Il en est de même de la phrase : « Son cœur sortit de sa bouche » (p. 24), dans laquelle l'usage de « cœur » et de « bouche » dans ce contexte crée une agrammaticalité. Ces phrases peuvent se comprendre dans certains contextes énonciatifs qui dénotent de l'appartenance à un milieu social précis : le milieu socioculturel qui est à l'origine de la transposition littérale d'une expression en langue locale. Elles peuvent donc être tolérées dans la mesure où ce critère invariant envahit tout le texte de Calixthe Beyala qui a voulu imbiber son œuvre des faits socioculturels et traditionnels de son aire géographique d'origine. Leur emploi dans les textes littéraires n'est pas fortuit. En effet, Beyala en fait usage comme indice de connotation d'un environnement qu'elle veut marquer dans son texte.

2.3 Les signifiants portant sur les emprunts

Les emprunts peuvent aussi connoter un texte. En effet, l'emploi d'un terme ou d'une allusion peut connoter une époque et révéler une certaine nostalgie. La romancière nous en sert abondamment dans son texte. C'est le cas par exemple de « Lait Guigoz » qui est la marque d'un lait pour nourrisson qui était utilisé au Cameroun dans les années 1970. De nos jours il est remplacé par d'autres laits. L'évocation de ce lait peut être motivée par la nostalgie de l'époque, avec tous les corollaires qui peuvent s'en suivre de façon implicite.

Il en est de même pour les sigles « Régifercam » et « Alucam », qui renvoient respectivement à la Régie des Chemins de fer du Cameroun et à l'usine de fabrication d'aluminium du Cameroun qui, aujourd'hui, ont changé de nom.

Les signifiants de connotation génèrent les signifiés de connotation qui révèlent les valeurs intrinsèques que véhiculent les faits connotés.

3 Les signifiés de connotation dans *La Petite Fille du réverbère*

Les signifiés de connotation sont les valeurs sémantiques générées par les faits connotatifs. Le langage qui porte ces valeurs laisse souvent transparaître une atmosphère qui va au-delà de la simple compréhension de ce qui est dit. Cela s'explique : dans la communication verbale, les mots choisis ne renvoient pas uniquement aux référents, mais ils drainent aussi des aspects psychologiques, moraux, idéologiques, linguistiques, culturels, etc. du locuteur, choses que l'on retrouve explicitement dans les signifiés de connotation qui sont, en d'autres termes, les contenus connotés, dévoilés à travers les connotateurs.

Plusieurs théoriciens en ont fait des classifications qui parfois se recoupent : Charles Bally, Louis Hjelmslev, Algirdas-Julien Greimas, Umberto Eco, Catherine Kerbrat-

Orecchioni, Catherine Fromilhague et Anne Sancier-Château, pour ne citer que ceux-là. De tous, nous n'en retiendrons que les classifications de Catherine Kerbrat-Orecchioni et celles de Catherine Fromilhague et Anne Sancier-Château qui nous semblent plus logiques et plus malléables.

Catherine Kerbrat-Orecchioni, dans *La Connotation* (1977 : 91-92), les regroupe en cinq catégories à savoir :

- les connotations dont le signifié est de même nature et non de même statut que le signifié de dénotation ;
- les connotations « stylistiques » ;
- les connotations « énonciatives » qui comprennent les connotations sociogéographiques, les connotations émotionnelles ou affectives, les connotations axiologiques et les connotations « idéologiques » ;
- les connotations « associatives » ;
- les significations implicites considérées comme valeurs connotées.

Catherine Fromilhague et Anne Sancier-Château, dans *Introduction à l'analyse stylistique*, les classent en deux grandes catégories :

- les connotations qui relèvent des emprunts à savoir les connotations linguistiques ou stylistiques (qui relèvent des styles langagiers), les connotations géolinguistiques (qui sont relatives aux emprunts des stylèmes culturels) et les connotations socioculturelles (qui concernent les niveaux de langue et les registres de langue) ;
- les connotations qui relèvent des subjectivismes, au nombre desquelles nous avons les connotations axiologiques (qui dévoilent un jugement de valeur mélioratif ou péjoratif porté sur le référent) et les connotations affectives (qui mettent en évidence des affects et les émotions du locuteur à l'égard du référent).

Étant donné que les classifications se recoupent à plusieurs niveaux et que seuls les noms pour les désigner changent, nous ne voulons nous focaliser que sur les connotations les plus marquantes dans cette œuvre.

3.1 Les connotations sociogéographiques

Comme leur nom l'indique, les connotations sociogéographiques se caractérisent dans le texte par des stylèmes tant géographiques, sociologiques que culturels disséminés çà et là.

3.1.1 Les stylèmes sociologiques

On relève dans cette rubrique les stylèmes relatifs à des réalités camerounaises diverses :

↪ *Les sociolectes relatifs à la cuisine camerounaise*

Calixthe Beyala en a convoqué dans son texte par l'usage des « sociolectes » camerounais. Il s'agit des mots et expressions de l'univers camerounais qui connotent culturellement son texte et dénotent de son appartenance à la communauté socio-culturelle

camerounaise. L'univers culinaire est très représentatif : nous relevons l'évocation des « bâtons de manioc » qui traverse le texte d'un bout à l'autre. Les « bâtons de manioc » sont un mets fait à base de manioc trempé, laissé presqu'à putréfaction, écrasé, tamisé puis emballé dans des feuilles en forme longitudinale comme des bâtons, et cuit à la vapeur. Ils sont le complément de base de presque tous les plats dans les régions du Centre, de l'Est et du Sud camerounais.

La cuisine camerounaise est présentée de façon disparate dans toute la trame narrative ; ce qui pourrait être une façon de montrer la diversité culinaire de ce pays : « Andela dormait, mangeait et s'endormait encore. Grand-mère éventait ses économies pour lui frignoler des petits plats : des makandjos à la sauce rouge ; du sanga au maïs et à l'huile de palme. » (p. 29.) Ou encore, à la page 70 :

> *Qu'est-ce que vous allez manger pour les fêtes ? interrogea Ateba… Ma maman a préparé un poulet aux arachides.*
>
> *Je réfléchis quelques secondes, puis :*
>
> *— … Des daurades fumées à la sauce claire ! Un gondo aux pistaches et aux poissons fumés… Du macabo rapé à l'huile rouge, de la morue salée au ndolè, du singe à l'étouffée… des asticots palmistes sauce marinière.*

↪ *Les stylèmes relatifs aux réalités sociales*

Mais la culture camerounaise ne se limite pas qu'à l'évocation des plats. Elle est aussi traduite à travers d'autres « sociolectes » qui connotent les réalités sociales du Cameroun. C'est le cas des expressions « bayam-sallams », « sans confiance », « tais-toi » et « fayeman » qui sont des récupérations linguistiques faites par la société camerounaise. Commençons par la première que nous retrouvons entre autres à la page 20 :

> *Grand-mère s'en occupait. Pas à Kassalafam, mais au marché, entre les étalages des bayam-sellams. […] Les cheveux de Grand-mère luisaient, elle observait les bayam-sallams, douce et ensorcelante comme une productrice de vin. Les bayam-sallams vendaient en gros leur nourriture. Grand-mère ne faisait pas dans le détail.*

Il s'agit d'une déformation d'une expression anglaise « *by and sell me* » récupérée par le pigin english « *by and sell am* » devenu aujourd'hui « *bayam-sellam* » qui signifie littéralement « achète puis vends moi ». Cette expression désigne au Cameroun les commerçantes qui achètent les marchandises chez les grossistes pour les revendre à leur tour en détail.

C'est aussi le cas de l'expression « sans-confiance » que nous retrouvons à la page 48 : « Je rentrai à la maison en courant, chantant, trébuchant sans la boue. Je ne voyais pas que mes sans-confiance avaient envoyé des platées de fange entre mes cuisses. » « Sans-confiance » est le nom donné à des tapettes en plastique faites avec deux lanières au-dessus, qui sont portées par toutes les couches sociales. Parce qu'elles se coupent souvent sans prévenir, les Camerounais les ont appelées « sans-confiance ».

Qu'en est-il de « fayeman » ? C'est une expression attribuée à des « hommes d'affaires » camerounais qui grugeaient leurs clients et les dépouillaient intelligemment de leurs biens avant de disparaître dans la nature. Beyala en fait une évocation à la page 106 : « Je ne dégonflais pas. Je prenais ma revanche sur ces gens qui me rejetaient. Monsieur Étienne Fonkam, le Fayeman, spécialiste en revente de faux billets de banque, un homme osseux, nous aborda, prêt à couper nos vertus en quatre. »

3.1.2 Les stylèmes culturels

Nous nous appesantissons ici aux sociolectes relatifs à la culture traditionnelle camerounaise.

En effet, il est une autre forme de connotants socioculturels que l'on relève dans le texte de la romancière ; il s'agit du clin d'œil qu'elle fait à la médecine traditionnelle qu'elle valorise et qu'elle oppose de façon subtile à la médecine occidentale. Peut-être une façon de montrer que cette médecine a sa place dans le concert des nations…

> *Grand-mère m'amena à la maison, sous le regard désapprobateur de la sage-femme. « Il faut laisser l'enfant sous surveillance, prévint-elle. Il peut survenir des complications ! » Le temps d'imprimer un demi-tour à son maigre corps : « Quelles complications ? » demanda Grand-mère. Et elle sortit toute sa science pédiatrique qui, sans remettre en question leur efficacité, tenait davantage d'une séance de torture ou d'un fait de guerre que de soins : un peu d'eau salée, pour faire interrompre les diarrhées vertes ; un peu d'oussang contre les fessiers rouge ; du piment sur les gencives pour combattre les aphtes* (p. 35).

Ou encore lorsqu'elle présente le bain de vapeur qui est une pratique médicinale traditionnelle qu'on retrouve aussi [2] au Cameroun :

> *Elle sortit, et j'entendis sa canne remuer dans son jardin à médecines. Elle revint, chargée de feuilles de toutes espèces, qu'elle mit à bouillir dans une grande casserole, installa une chambre de sudation avec des branchages et des grosses couvertures. Quand elle se sentit prête à lutter définitivement contre la maladie, elle m'obligea à pénétrer dans le sauna. Puis elle referma les couvertures.*
>
> *Il faisait sombre. La grosse marmite dégageait de la vapeur et les odeurs des plantes m'oppressaient. Mes yeux brûlaient, chaque transpiration ébouillantait mes poumons mais dégageait mes narines. Je transpirais. Je voulais sortir tant j'avais chaud, mais grand-mère m'attrapa et me réinstalla d'autorité dans l'étouffoir…* [p. 180.]

On le voit également à la page 42 où elle présente par ricochet le mode de transmission de la médecine traditionnelle africaine :

2. Cette pratique traditionnelle se retrouve dans plusieurs pays du monde. Mais nous l'évoquons parce qu'elle fait partie des pratiques camerounaises et que l'univers camerounais est le socle connotatif de notre travail.

> *Grand-mère cultivait des plantes médicinales avec lesquelles elle guérissait les malades. Au fil des années, elle m'apprit les propriétés bénéfiques de chacune d'elles : oussang pour la fièvre jaune, ndolè pour les maux d'estomac, kwem contre la variole. Grand-mère considérait la mémoire comme la seule richesse de l'homme. Elle me faisait réciter des recettes pour exercer la mienne : comment se purifie-t-on ? À quoi sert l'hièble ou le messepe ?* [p. 42.]

Et Calixthe Beyala de pousser plus loin cette comparaison en valorisant la tradition orale qui se transmet de génération en génération par la pratique quotidienne. À la page 42, par exemple, elle dit, à travers le personnage d'Andela : « Grand-mère considérait la mémoire comme la seule richesse de l'homme » ; ou encore, par les propos de la grand-mère d'Andela, qui dit à la page 97 : « Mes connaissances ne se trouvent dans aucun manuel. »

Ces propos que Calixthe Beyala met dans la bouche de la grand-mère connotent aussi une certaine idéologie culturelle que l'auteur a voulu glisser dans ce passage, idéologie par laquelle Calixthe Beyala veut valoriser la tradition orale de laquelle les méthodes de conservation et de transmission des legs ont souvent été décriées par les cultures de l'écriture.

3.1.3 Les stylèmes relatifs aux aires géographiques camerounaises

Beyala ne manque pas de faire un clin d'œil aux aires géographiques camerounaises. C'est ainsi qu'elle présente, dans *La Petite Fille du réverbère*, plusieurs indices qui renvoient à des régions géographiques réelles du Cameroun. Nous en avons par exemple dans l'évocation de l'hôpital Laquintinie de Douala, l'hôtel Akwa à Douala, le quartier Logbaba qui sont bel et bien des réalités géographiques camerounaises.

3.2 Les connotations socioculturelles

Celles qui nous intéressent ici sont les connotations relatives au niveau de langue. Le niveau de langue est un autre indice de la connotation socioculturelle. Il s'agit du nivellement lexico-syntaxique des structures langagières dans lequel les indices du langage familier sont insérés dans un énoncé du langage soutenu ou vice versa, par exemple. Il est fonction du contexte énonciatif. Le choix des niveaux de langue est un acte volontaire et intentionné de l'auteur en vue de produire certains effets. Le niveau de langue qui frappe dans cette œuvre est le niveau familier. En effet, le texte est écrit dans une langue française qui respecte les normes grammaticales classiques. Cependant, on remarque çà et là des structures langagières relâchées, qui s'écartent de un tant soit peu de la rigueur normative de la grammaire. Ce choix est voulu et s'explique : le cadre énonciatif de l'œuvre est circonscrit, à savoir le sous-quartier, lieu où la langue française est parlée sans rigueur grammaticale et où les idées sont souvent traduites par des mots locaux ou des traductions littérales lorsque les équivalences sémantiques ne sont pas connues. L'emploi de la langue familière rend parfois le texte plus près de la réalité, plus près de la langue parlée tous les jours.

Plusieurs indices caractérisent le niveau de langue familier dans *La Petite Fille du réverbère*, tels que :

3.2.1 Le lexique

Le niveau de langue familier se caractérise par un lexique relâché et parfois vulgaire. Celui relevé dans ce texte se traduit entre autres par la chosification des référents, dévoilant de façon implicite une dévalorisation de la cible énonciative.

> « Madame Kimoto détient des infos de première main, à cause de son ça là !… Ça là est le centre de l'univers. » (p. 154.)

Où « ça là » renvoie au sexe de Madame Kimoto de manière chosifiée et dépréciative.

C'est encore le cas avec les mots et expressions vulgaires tels que « bangala » dans l'illustration : « *Rends-moi mon bangala* » (p. 72), où « bangala » est un mot d'usage dans les basses couches sociales pour désigner le sexe masculin.

3.2.2 Les redondances

Ce niveau de langue se singularise aussi par l'emploi des redondances dans les structures langagières.

> « Ça veut dire quoi, beau ? Ça se mange avec quelle sauce, la beauté. » (p. 23.)

> « Toi et moi on meurt aujourd'hui. »

Dans lesquelles la reprise des thèmes se présente comme une forme d'insistance sur le référent.

3.2.3 Le non-respect des structures syntaxiques

Le niveau de langue familier se caractérise également par une structure syntaxique qui passe outre les *nexus* réglementaires : « Toi et moi on meurt aujourd'hui, si tu me rembourses pas mon argent ! », parce que, au-delà des préparatifs d'accueil de la nouvelle année, c'était surtout un jour à ne pas être « un mauvais payeur, un ton-fric-pas-connaître » (p. 63).

On note dans ce fragment illustratif l'omission de l'adverbe de négation « ne » (« si tu me rembourses pas mon argent »), omission que l'on retrouve régulièrement dans les structures phrastiques du niveau de langue familier où les raccourcis langagiers sont courants. Par ailleurs, l'expression agglutinée « *ton-fric-pas-connaître* » présente des entorses grammaticales notoires. L'agglutination est une forme de nomination du référent qui consiste en une formation d'un mot constitué de plusieurs autres mots dûment choisis de manière à exprimer avec plus de précision ce dont on parle. Chaque mot qui constitue la chaîne arrive sur l'axe syntagmatique avec sa charge sémantique. Cela permet à tous les mots reliés de se souder les uns aux autres pour donner naissance à un mot nouveau et autonome, bien qu'il soit analysable en chacune de ses composantes distinctes et apparentes. Seulement, le *nexus* est très souvent respecté dans la formation de l'agglutination. Or dans l'illustration tirée du corpus, il ne l'est pas. De prime abord ce mot agglutiné désigne une personne par ses caractéristiques. Cependant, le matériau langagier utilisé ne se plie pas à l'arrangement syntaxique

normal d'une phrase grammaticale. En effet, après un substantif, l'on s'attendait à voir un verbal, mais c'est plutôt un adverbe, suivit d'un verbe à l'infinitif. Il s'agit d'une structure langagière qui connote le langage couramment utilisé au quartier et qui est peut-être un clin d'œil de Calixthe fait à cette couche sociale.

4 La connotation stylistique

Elle porte essentiellement sur les faits de style qui sont conditionnés par un état de langue et des canons esthétiques tous également variables.

4.1 L'ironie

Un texte peut être connoté ironiquement. L'ironie est un fait de style qui consiste à dire une chose pour signifier autre chose avec un humour dégradant. Calixthe Beyala en fait un usage exacerbé dans son œuvre : « Qu'est-ce que vous allez manger pour les fêtes ? interrogea Ateba, la bouche si largement ouverte que j'eus le temps de compter toutes ses caries. »

L'idée première n'est pas de décrire la bouche de Ateba au moment où elle parle, mais plutôt de marquer un point d'orgue non seulement sur le manque de tenue de Ateba qui baille sans mettre la main sur la bouche, l'ouvrant grandement ; mais aussi sur le manque d'hygiène d'Ateba traduit par la mauvaise santé de ses dents pleines de caries. Il s'agissait de montrer comment la grande ouverture de sa bouche a permis d'exhiber le mauvais état de ses dents toutes cariées.

La verve ironique de Calixthe se traduit aussi dans la déformation phonétique des paroles des chansons exécutées par les enfants, tel qu'elle le présente à la page 54 : « Pour l'occasion, nous avions fait des choses qui n'allaient pas de soi : à l'école, nous avions nettoyé nos bancs en chantant : "*Nifafado – nifafanifa – fanifaniyé – inéfadi*" qu'on bissa à perpétuité. »

Il faut connaître cet environnement énonciatif pour comprendre qu'il s'agit ici de la déformation des notes de solfège. En effet, la musique était enseignée dans les écoles primaires au Cameroun dans les années 1960-1970. Et les leçons de musique commençaient par la connaissance des notes de bases facilitée par leur mise en chanson : mi – sol – fa – mi ; mi – sol – fa – mi –fa ; fa – mi – fa – mi – ré ; ré – mi – fa – mi. Les enfants n'en reproduisaient que les sons, chose que Beyala insère ironiquement dans son texte.

Il en est de même de l'hymne national français qui était exécuté dans toutes les colonies et les protectorats français en Afrique et dont la phonétique est entravée : « Allons z'enfants de la patrie-euu le jour de gloire est z'arrivé. »

L'ironie vient ici des liaisons forcées entre les mots « allons enfants » et « est arrivé » et la terminaison *e* muet de « patrie » très souvent accentuée qui sont des abus que les enfants, ne se focalisant que les sons, ont développé.

Conclusion

Valeur subjective qui colore sémantiquement le texte, la connotation est un fait langagier utilisé pour servir des intentions dans les textes. Calixthe Beyala en a utilisé pour servir ses idées. Les connotateurs utilisés dans cette œuvre sont assez diversifiés : certains portent sur le lexique, suggérant des signifiés implicites ; d'autres portent sur des structures syntaxiques dévoilant des agrammaticalités, d'autres encore sur des emprunts ancrant son texte dans des milieux sociaux et/ou culturels précis. Ces connotants suggèrent des signifiés qui nécessitent une culture encyclopédique pour décrypter le sens des mots et comprendre le message véhiculé. Les supports connotants trouvent leurs valeurs sémantiques dans les signifiés de connotation qui sont les contenus connotés. Les plus représentatifs dans *La Petite Fille du réverbère* sont les connotations sociogéographiques, les socioculturelles et les stylistiques. Elle s'en est servie pour ancrer son texte dans l'univers socioculturel camerounais par l'insertion des sociolectes et des stylèmes divers. Leur étude nous a permis de voir les valeurs culturelles camerounaises que Beyala a drainées dans son texte d'une part, et d'autre part la verve ironique qui caractérise son langage à travers laquelle elle dévoile ses idéologies, notamment la modification, voire la correction des idées dévalorisantes sur la tradition africaine qui pourtant présente des atouts ; les richesses culinaires et médicinales de son Cameroun natal.

C'est donc une connotation très riche qui marque le style d'écriture de la romancière dans *La Petite Fille du réverbère*. Cette œuvre est fortement marquée par une coloration linguistique et culturelle particulière qui laisse transparaître l'ouverture culturelle de Calixthe Beyala au monde par les différentes thématiques abordées, son appartenance à sa terre natale camerounaise par les sociolectes convoqués, et des idéologies dévoilées de façon subtile çà et là.

Par ailleurs, l'étude de la connotation dans *La Petite Fille du réverbère* est aussi le lieu de marquer un point d'orgue sur la coloration linguistique du texte littéraire francophone qui prévaut de plus en plus chez les écrivains contemporains. Ainsi, l'extension du lexique de Beyala par certains connotateurs constitue un signe parmi d'autres de la transformation des convenances langagières de la littérature contemporaine. En effet, la tendance est portée sur une appropriation régionale de la langue française avec des insertions des mots et expressions des langues locales dans les énoncés français, et par une prolifération lexicale qui renvoie à la langue populaire. La langue française ploie donc sous le joug des langues locales, se régionalise et s'ouvre au monde par les multiples emprunts régionaux pris çà et là dans toutes les localités où elle sert de langue de communication, et qui font d'elle une langue variée.

Références bibliographiques

Attal, Pierre, 2000, « L'agrammaticalité et la syntaxe de Saint-Simon », in *L'Information grammaticale*, n° 84, janvier, p. 3-6.

Fromilhague, Catherine ; Sancier, Anne, 1991, *Introduction à la stylistique*, Paris : Dunod.

Gary-Prieur, Marie-Noëlle, 1971, « La notion de connotation(s) » : in *Littérature*, n° 4, décembre 1971, p. 96-107.

Kerbrat-Orecchioni, Catherine, 1977, *La Connotation*, Lyon : Presses universitaires de Lyon.

Kerbrat-Orecchioni, Catherine, 2001, *L'Énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris : Armand Colin.

Ladmiral, Jean-René, 1994, *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris : Gallimard.

Martinet, André. « Connotations, poésie et culture », in : *To Honor Roman Jakobson*, Den Haag : Mouton, 1967.

Mazaleyrat, Jean ; Molinié, Georges, 1989, *Vocabulaire de la stylistique*, Paris : PUF.

Mounin, Georges, 1975, *Dictionnaire de linguistique*, Paris : PUF, coll. « Quadrige ».